



Le Pays noyé

COMMUNICATION DE PAUL WILLEMS
A LA SEANCE MENSUELLE DU 10 DECEMBRE 1988

Mes chers confrères,

En aval d'Anvers, sur la rive gauche de l'estuaire de l'Escaut, s'étend une région que j'aime entre toutes. On l'appelle « le Pays noyé de Saeftingen ». Ces immenses prés salés qui couvrent des milliers d'hectares sont inondés à chaque marée. Le regard n'y rencontre nul obstacle et va se perdre dans le vide de l'horizon. Ce pays si extraordinaire, si vivant, qui offre tant de choses au regard, à l'oreille, à l'odorat, à la respiration même, paraît d'abord être l'antichambre du néant.

C'est là que j'ai vécu les plus belles heures de ma jeunesse.

Par temps calme et légèrement brumeux on ne voit pas où cesse l'eau et où commence le ciel. On dirait alors que le miracle de *l'unité de l'univers* s'accomplit. Mais bientôt la marée descend, les prés salés émergent, l'eau glauque mêlée de limon et de sable creuse son lit et s'écoule dans l'estuaire en ruisseaux d'abord étroits comme des veines qui se cherchent, se rejoignent, forment de petits cours d'eau, deviennent fossés et puis rivières. Alors le Pays noyé se réveille. On entend les cris de milliers d'oiseaux : canards de tous plumages, pétrels tempête, butors, hérons bleus, chevaliers, aigrettes, bernacles, oies cendrées, tadornes, macreuses, harles, plongeurs, cygnes sauvages et toutes les variétés de mouettes que le nord a créées. On m'a assuré même qu'il y a encore un ou deux couples d'aigles pêcheurs. Rapaces blancs et de belle envergure. En revanche les phoques, nombreux encore avant la guerre, ont disparu.

Par vent d'ouest le ciel immense devient le lieu de la plus grande et la plus belle et la plus silencieuse chevauchée qui soit au monde. On resterait des heures — comme je l'ai fait si souvent — à regarder les nuages se bousculer en lentes et

hautes montagnes qui s'élèvent en vertigineuses parois bleues, ou noires ou parfois d'un blanc si aveuglant qu'un vol de cygnes paraît gris sur ce fond-là.

Tout bouge, rien ne reste, tout est exquis à respirer, à voir, à entendre. Quelle différence quand on compare ces merveilles mouvantes aux vraies montagnes que le roc gèle ! Quand j'étais jeune j'ai escaladé la Jungfrau, dans l'Oberland bernois. Je me souviendrai toujours de ma déception en arrivant au sommet, de constater que le ciel n'avait jamais été aussi loin de moi que là-haut. Ici, au Pays noyé, l'estuaire et le ciel nous baignent de la même eau.

Mais le plus étonnant c'est que tout est doublé, triplé, tout trouve son reflet qui lui-même trouve le sien. Le miroir devient son propre miroir au gré du vent et de la pluie. On ne pourrait fixer une seule image de ce pays où tout vole, où tout coule.

Étrangement, seul le temps s'y arrête. Voilà pourquoi c'est un pays de légende.

La légende *est* notre mémoire, et notre mémoire est mouvante tout en étant toujours la même. Le temps s'y repose en de longs séjours.

« Un jour » m'a raconté Jan Sijs, le chasseur de phoques du bas-Escaut, « les pêcheurs de la riche ville de Saeftingen ont pris une sirène dans leurs filets. L'ondin, époux de la sirène, vint supplier les pêcheurs de lui rendre son épouse adorée contre une forte rançon.

Les pêcheurs se moquèrent de lui. Ils voulaient garder leur belle captive.

L'ondin pour se venger va trouver son ami le Vent du nord qui aussitôt déchaîne une tempête. Les digues sont emportées, des milliers d'hectares de polders sont inondés, la ville de Saeftingen est engloutie, tous les habitants sont noyés. Jamais on n'a pu reprendre à l'Escaut les régions inondées. On entend encore, par les nuits de tempête, sonner le tocsin de l'église engloutie. »

La tempête est historique. On la date de la première moitié du quatorzième siècle.

La légende de la sirène m'a paru bien pauvre, bien petite, anecdotique, en comparaison de la vaste légende que nous chantent et nous dansent chaque jour l'Estuaire et le Ciel sur la scène du « Pays noyé de Saeftingen ».

Je n'ai donc plus cherché de légende. Il suffisait d'écrire ce que dictaient l'eau, l'air, le ciel, la lumière et les oiseaux de l'Estuaire, et toutes les confidences que me dirait la mémoire des longs voyages que j'avais faits dans le bas-Escaut.

J'ai donc raconté l'histoire de l'Empire de l'Estuaire, de sa grandeur, de sa chute. Je l'ai fait avec ferveur. J'ai écarté de mon récit tout ce qui sentait l'effet, le tape-à-l'œil, l'esthétisant, et j'ai barré les passages où il me semblait que j'avais voulu jouer au malin. J'ai tenté de transcrire un rêve. Le texte que j'ai finalement retenu n'est pas long. Il compte à peine une centaine de pages. J'espère que tout y est vrai quoique invraisemblable. J'ai mis trois ans à écrire ces pages.

Mes chers confrères, je vous lirai quelques passages du « Pays noyé ». Ces extraits vous révéleront le ton de ce petit livre, sans toutefois vous faire entrer en son destin. Il eût fallu pour cela vous le lire d'un bout à l'autre...

Le Pays noyé
(extraits)

I

Le soleil éblouissait. La lumière se brisait dans les méchantes petites vagues de l'Estuaire, et les éclats qui volaient partout faisaient mal aux yeux. L'empereur d'Aquélone fit construire des écrans géants que l'on nomma *paralumières*. On les décora de peintures aux sujets apaisants : pruniers bleus, colonnes d'eau, touffes de violettes, chênes aux vastes ramures dont le feuillage vieil or est si reposant, nuages ruisselants d'œillets noirs. Les perspectives au lieu de fuir vers l'horizon venaient à vous avec calme.

L'arrimage de ces merveilles fut difficile. On y parvint. Une large et douce fraîcheur baigna désormais la ville d'Aquélone. On fut heureux. Les femmes d'une pâleur merveilleusement mate étaient belles aux terrasses des cafés. On les saluait d'un demi-sourire, tellement plus léger qu'un sourire entier. Si l'une d'elles répondait d'un frémissement des paupières, l'usage était de se pencher vers elle et d'effleurer ses lèvres. Ce baiser ténu valait rendez-vous. Elle se levait d'un air indifférent et s'éloignait avec une nonchalance affolante. On la suivait. Elle entrait

bientôt dans un de ces petits « jardins clos » comme il y en avait partout en Aquélone. On y trouvait des alcôves de mousses sous les buissons touffus. On disait que les délices y duraient le temps d'une hirondelle et chantaient dans la mémoire le temps d'une vie. On vivait sans jalousie et sans attaches, dans une ivresse charmante toute de frissons légers. On ignorait le sang et le feu. On aimait. Toutes les prisons furent ouvertes puisque le bonheur les rendait inutiles.

Ce fut alors que l'Empereur, en une éclatante cérémonie, signa une ultime loi abrogeant toutes les lois passées et à venir.

Il se rendit ensuite au bord de l'Estuaire et y jeta sa couronne. Était-on entré dans l'ère de l'ineffable ?

*

Les hommes se laissent happer par le sommeil après l'amour, sommeil qui les soude à leur poids de viande. Au lieu de dormir, les Aquéloniens eux, flânaient toute la nuit. Ces flâneries étaient magiques. Tout devenait ravissement. Tout devenait rassurant. Quand le jour approchait, la jubilation s'éclairait de nostalgie.

Et voilà venir l'heure où les veilleurs de nuit rentraient chez eux. Parfois, on rencontrait un de ces prêtres de l'ombre, il portait sur l'épaule un hibou apprivoisé garant de sa mission. Avant de dormir, il lançait son dernier chant-cri adieu à l'obscurité.

Le matin se levait. Le promeneur — sans qu'il le sache — avait franchi la frontière qui sépare « hier soir » d'« aujourd'hui ». Les délices de la nuit s'envolaient.

*

En Aquélone, c'était la femme qui choisissait ses amants. Parfois un homme qui s'était endormi seul, se réveillait la nuit, ému d'un bien-être extraordinaire. Une fille-d'eau s'était glissée dans son lit et, de ses caresses, exaltait les rêves du dormeur. Quelle fête alors ! Quel élan en réponse au plaisir donné ! Quelle joie de découvrir du bout des doigts dans l'obscurité, la courbe d'une épaule ! Ils parlaient.

Et rien n'est plus doux que d'entendre la voix de la visiteuse avant de l'avoir vue. Chaque phrase annonçait le printemps.

La fille partait avant le jour. Son compagnon d'une nuit restait à rêvasser. De la visiteuse, qu'il n'avait pas vue, il ne gardait que le parfum. L'aube effaçait tout. Seule preuve de la visite : la fenêtre ouverte. Les filles d'Aquélone appelaient d'ailleurs ces charmantes visites « faire une fenêtre ». Parfois, mais rarement, les caresses ne réveillaient pas l'homme. Le matin il croyait avoir fait un rêve voluptueux. C'est ce qui arriva à Herk. Une fille-d'eau était venue dix nuits de suite. Elle se glissait près de lui sans bruit et lui donnait des joies comme on imagine qu'avaient les anges en leurs étreintes avant la chute. Chaque soir Herk espérait qu'il serait à nouveau visité par le songe. Le lendemain il allait partout racontant qu'il renonçait aux femmes réelles, le rêve étant plus voluptueux encore que l'amour diurne. Le jour qui suivit la onzième nuit — qui avait été encore plus heureuse que les autres — comme il flânait dans la rue, Herk croisa par hasard sa visiteuse.

Elle le regarde et rougit un peu. Son parfum réveille aussitôt le désir de Herk. Il s'approche d'elle et lui dit :

– Mademoiselle, je ne vous connais pas, mais votre parfum me rappelle très fort une femme que j'ai connue en dormant.

– Mais Herk chéri, je vous connais très bien, moi, et je vous sais excellent.

– Seriez-vous...

– Oui, c'est moi... je m'appelle Althéna.

Ils se regardent, soudain timides, comme si le fait de se parler en plein jour trahissait les secrets de leurs nuits. Ils se donnent la main et s'en vont pas le vieux port. C'est l'automne. Un de ces matins encore chauds et déjà froids. Althéna et Herk entrent dans la guinguette de la Plage-aux-anguilles. Ils sont les seuls à s'asseoir sous les tilleuls de la terrasse. Ils se taisent. Trois feuilles mortes s'échouent sur la table. Un coup de vent les soulève et puis les abandonne. La serveuse apporte deux verres de bière. La mousse monte lentement et déborde un peu. L'odeur des feuilles mortes est troublante.

– Comme tu es belle.

D'un geste à peine esquissé, elle écarte ses cheveux. Elle porte à l'oreille une minuscule plume d'un bleu intense.

On voit l'Escaut de là. La marée descend d'un seul bloc liquide, immense, et calme.

L'été est mort.

*

Les femmes faisaient la grandeur de l'empire. Peut-être à cause de leurs rapports privilégiés avec la mort. Toutes jeunes déjà elles se sentaient attirées par l'eau, et si l'on n'y prenait garde, elles couraient vers la baie des Enfants-noyés et se jetaient dans le fleuve. Les pêcheurs voyaient parfois dériver une de ces petites mortes. Les yeux ouverts et émerveillés, elles souriaient. Leurs corps ne portaient aucune trace de souffrance. Une étrange certitude s'imposait : ces enfants d'une beauté bouleversante avaient choisi la mort en un élan d'adoration. Elles vivaient et mouraient comme des fleurs, c'est-à-dire : vite et avec grâce. Elles ne ressemblaient pas aux noyées adultes dont le fameux sourire est si triste. D'ailleurs elles ne souriaient pas. Elles avaient l'air de petits anges féminins se rendant à des noces d'enfants. On disait qu'elles n'étaient pas vraiment mortes. On ne les retirait pas de l'eau. On les disait heureuses. Mais ceux qui les voyaient dériver dans l'estuaire vers l'horizon sans berges, pleuraient.

On racontait que le navire du Prince d'Islande descendait un jour le fleuve en revenant d'une visite à l'empereur d'Aquélone. Le Prince qui rêve sur le pont voit tout à coup flotter une de ces petites noyées. Il fait baisser les voiles et ranger les rames afin que son bateau dérive aux côtés de l'enfant. Il la trouve si belle qu'il restera nuit et jour sur le pont. Il ne cesse de lui parler et de chanter des berceuses. La houle soulève les cheveux et les bras de la morte en une lente respiration. Il croit deviner qu'elle entend son chant ou plutôt sa litanie.

Ma douce enfant
Mon enfant nue
Ma dérive
Ma dérade
Ma rose bleue
Mon sourire clos
Aux lèvres closes

Ma lampe morte

Mon baiser d'eau.

Quand le bateau du Prince était entré dans la mer du Nord, l'enfant noyée avait été engloutie par le courant.

Le Prince pleura.

Dès son arrivée en Islande il envoya un ambassadeur en Aquélone pour demander la jeune morte en mariage. Car il était permis d'épouser les morts. Mais une telle union entraînait le voeu de chasteté. Le prince fit ce voeu et se retira dans son palais de neige. Il le peupla de statues de glace qui le représentaient à genoux. À mesure qu'elles fondaient il les remplaçait par des statues identiques. Le souvenir de son épouse-enfant était ainsi honoré d'un ruissellement éternel de larmes.

*

Dès que les filles d'Aquélone étaient nubiles elles renonçaient à se noyer, attirées par d'autres morts.

II

Un jour un voyageur passa par Aquélone. L'Empereur lui demanda d'où il venait.

– Je viens de Rome où tout est éternel.

L'Empereur lui demanda ce qu'il pensait des paralumières.

– Ils se déchireront. Ils sont laids.

L'Empereur demanda pourquoi ils étaient laids.

– Tout ce qui se déchire est laid.

Le Romain alors avait parlé des palais et des monuments de Rome si bien bâtis qu'ils défieraient les millénaires, il avait décrit les statues de marbre sculptées à la ressemblance des héros, si bien faites que c'était le modèle qui finissait par ressembler à la statue.

L'Empereur demanda si à Rome la loi était écrite.

– Nous gravons la loi dans le granit.

L'Empereur combla le Romain de présents et le fit reconduire à la frontière.

*

La visite du Romain avait jeté le trouble. Par une étrange coïncidence, quelques mois plus tard, une tempête fit une déchirure au paralumière. Quand le vent en écartait les lèvres on entrevoyait là-bas, loin, le gouffre du ciel. On choisit de l'ignorer. On allait les yeux baissés, l'attention attachée aux choses proches. Étrangement personne ne pensait à réparer les dégâts. Peut-être se rendait-on compte confusément qu'un ciel ravaudé serait pire qu'une déchirure avouée.

L'Empereur se souvint du Romain. Personne n'avait aimé ses palais de pierre éternels, ni ses statues de marbre. On avait surtout détesté son style vaniteux du genre « veni, vidi, vici ».

Malgré les beaux jours qui avaient suivi la tempête, on se sentait inquiet. Était-ce la déchirure ? Était-ce le malaise causé par un printemps précoce et trop doux ? On se sentait menacé. Par qui ? Par quoi ? En chacun une autre déchirure s'ouvrait sur un gouffre. Combien de temps encore pourrait-on se le cacher ?

L'Empereur décida de nommer un ambassadeur et de l'envoyer à Rome pour vérifier si le Romain avait dit vrai et surtout pour trouver dans l'erreur de Rome la vérité d'Aquélone. Les lois d'Aquélone ayant été abolies il fallait inventer un protocole pour choisir l'ambassadeur qui serait chargé d'une mission aussi importante. On se souvint d'une très ancienne coutume appelée le *Duel des Dignes* et on décida de l'appliquer.

IV

Le doute est né en Aquélone. Jusqu'alors il y avait eu accord entre la vie et la mort. Quand on sentait qu'il était temps de « partir », on préparait une valise. On y mettait les objets auxquels on tenait : un vieux canif, un pot de confiture de coing qui rappelait les automnes de l'enfance, un cerf-volant, une paire d'ailes de mouette, ou même de la menue monnaie « pour les pourboires ». Un vieillard, non sans humour, avait soufflé dans sa valise vide car, disait-il, il paraît que les morts manquent parfois d'air. Souvent, le choix était humble. « Moi, disait un homme jeune encore, je n'emporterai qu'une chanson. Je n'aurai donc qu'une très petite valise. Il est vrai que la chanson est très petite aussi. »

Tous, pourtant, emportaient des souvenirs. Étrangement, ils ne choisissaient pas seulement les souvenirs heureux, mais aussi les chagrins, « car, disaient-ils, l'ombre fait briller la lampe d'une lumière plus claire ».

On n'attendait pas toujours que la mort vienne, on allait vers elle, car il y avait autant de raisons de partir qu'il y en avait de rester. Le vent change, les nuages viennent de l'ouest et puis de l'est, l'ombre est longue ce soir, elle était courte à midi. Même le soleil qui ne rêve jamais et n'a aucune fantaisie, se lève tous les jours plus tôt pendant six mois et plus tard pendant les six autres mois. Tout est si variable. Partons. Restons. Et surtout voici : un jour on découvre que le parfum des choses a changé. La rue où l'on habite depuis trente ans ne ressemble plus à ce qu'elle était. Les maisons ne vous reconnaissent pas et les fenêtres nous renvoient des reflets inconnus. Est-on vraiment devenu étranger à soi-même ? Il est temps de partir.

On choisissait une marraine de mort. C'étaient des jeunes femmes qui se sentaient élues. Au lieu de choisir la grande dérive du fleuve et se joindre aux petites noyées, elles choisissaient de rester et d'être « prêtresses des morts ». Elles mettaient une couronne de feuilles de chêne et allaient s'asseoir sur un banc de la mémoire. Il y avait de ces bancs partout où les perspectives invitaient à aller loin. Elles choisissaient souvent les plages de l'Estuaire, le bord des étangs, les berges des canaux, ou encore, les portes de la ville là où, se retournant pour voir le chemin parcouru, le voyageur plonge son regard dans le passé. Il voit là-bas le bouleau au bord de la route, dont il a caressé l'écorce blanche et rose, moment exquis qui est déjà devenu souvenir de voyage. Les marraines de mort choisissaient souvent ce banc. Là on n'attendait pas longtemps. Un homme s'approchait. La conversation s'engageait. Il ouvrait sa valise de mort et montrait les objets qu'il emportait. Il racontait ses souvenirs, ses larmes, ses rêves, et surtout ses ravissements. Il demandait à la jeune fille de l'accompagner là où il avait rêvé, endroits qu'il appelait les « maisons de ses nostalgies ». Ainsi la mémoire de l'homme qui voulait mourir devenait lentement le passé même de sa jeune marraine par une sorte d'osmose ou plutôt de fécondation. On citait le cas d'un homme dont toute la vie avait été éclairée par un sourire. C'était en février. L'air était vif et clair. Un côté de la rue était à l'ombre et c'était l'hiver, l'autre au soleil, et c'était le printemps. C'est au soleil qu'il marchait. Il avait à peine dix-sept ans. Une jeune fille venait à

sa rencontre et lui avait souri. C'était un sourire sans intention et sans pourquoi. Une annonce. Il ne se retourna pas. Elle non plus. Des années plus tard il avait eu un grand chagrin, et ne trouvait plus le sommeil. Aucune pensée, aucune image ne venait à son secours. Une nuit, tout à coup, il voit venir à lui le souvenir de la jeune fille, exactement comme il l'avait vue trente ans avant, venant du fond d'une rue de rêve, éclairée par le soleil pâle de février. Elle sourit. Elle passe. Et voilà qu'en lui quelque chose se délie, « et, disait Loëss, — c'était le nom de cet homme — le trottoir tout à coup était fleuri de jonquilles ».

La petite marraine de mort avait reçu le récit de ce souvenir, ou plutôt de cette *annonce*, avec ferveur. Après la mort de son filleul, chaque année, par les plus beaux jours de février, elle allait dans les rues d'Aquélone du côté du soleil. Elle souriait aux passants. On la connaissait. Son sourire apportait à tous un bonheur très précieux : un bonheur qui vient d'ailleurs, infiniment doux parce qu'il n'a pas de cause et qu'on ne le mérite pas. Elle vécut cent sept ans et sourit jusqu'à son dernier jour.

Copyright © 1988 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Paul Willems, *Le Pays noyé* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1988. Disponible sur : < www.arlfb.be >